

DE SON BUREAU, le maire me détailla de haut en bas avant de s'arrêter sur le sac à dos échu à mes pieds. Rien de méchant ou d'hostile dans son attitude, ce n'était pas le genre. Juste une poignée de questions que sa bonne éducation l'empêchait de formuler. Il quêtait dans mon apparence physique et vestimentaire matière à établir un profil grâce auquel adopter l'attitude appropriée.

Pour son malheur, et ainsi qu'il le découvrirait par la suite, j'échappais à toute tentative de catégorisation. C'est sans doute ce détail qui chez moi l'intriguait le plus. Car le personnage, par la force de ses trois mandats successifs, était un expert *es* catégories, dont il avait appris au fil du temps à se dépatouiller avec un savoir-faire admirable.

Je percevais non sans un certain embarras le fourmillement des pensées erratiques que

ma présence lui inspirait. Le maire était un de ces hommes honnêtes entièrement voués à leur mission d'élu, qu'il exerçait avec rigueur et un sens accompli du devoir, pétri de valeurs républicaines et humanistes. La cinquantaine bien sonnée, il en imposait par son physique de bûcheron québécois. Son être respirait la santé, résultat d'une vie au grand air, d'une nourriture saine point trop abondante, d'une pratique régulière de la marche ainsi que d'une bonne disposition d'esprit.

À le voir, on devinait un mode de vie équilibré, épargné des émotions fortes et des états d'âme négatifs, un caractère ferme et bien trempé, quoique attentif aux soucis et doléances de ses concitoyens. C'est ce dernier trait qui avait fondé sa réputation, lui valant deux réélections. Il avait le teint frais, une peau claire, légèrement rosée aux pommettes, des yeux vifs d'un bleu pâle sous une coupe en brosse poivre et sel très courte. Le regard qu'il portait sur ses administrés était à la fois aimable et clairvoyant. En maintes circonstances, il avait fait la démonstration qu'il savait distinguer la sincérité de la duperie. Pour l'heure, son problème, quoique le terme fût peut-être excessif, résidait dans le fait que

l'adolescent qu'il avait sous les yeux refusait d'entrer dans n'importe laquelle de ses cases. Camper en février, avait-on jamais vu ça !

Je voyais bien que, malgré l'application qu'il mettait à me jauger, sa sagacité échouait à me coller une étiquette. De guerre lasse, il m'abandonna et s'adressa à l'employé municipal qui me flanquait.

« Jean, tu vas accompagner ce jeune homme au terrain de camping, tu lui désigneras un endroit où planter sa tente et tu lui confieras la clé des sanitaires. »

Puis, à moi : « Le jour de ton départ, tu la laisseras sur la porte. Jean passera la récupérer. Tu penses rester quoi, un jour, deux au maximum ?

– Plutôt trois, le temps de me reposer avant de mettre cap au sud.

– Hum, hum, on verra », commenta-t-il en m'étudiant toujours avec un soupçon de doute.

Je saisis à ses paroles qu'il ne souhaitait pas me voir m'attarder dans sa commune.

« Je ne compte pas m'éterniser ici, dis-je afin de le rassurer.

– J'entends bien. Quoiqu'il en soit, sache qu'en cas de besoin, tu peux t'adresser à moi

ou à mon adjointe, madame Clément, qui s'occupe également de la bibliothèque. Il te suffit en sortant de noter les horaires de permanence de la mairie.

– Merci.

– Pas de quoi. Maintenant, file. »

Puis, après une hésitation : « Et surtout, pas de bêtises, hein ! »

Sur le coup, la mise en garde du bonhomme me surprit, car à ce moment-là, j'étais à cent lieues d'imaginer à quoi j'allais occuper mes journées.

Le dénommé Jean, qui jusque-là était resté de marbre, vit dans cette dernière remarque une invitation à prendre congé. Sans demander son reste, il gagna en deux enjambées la porte qu'il ouvrit d'une poigne énergique. Je lui emboîtai le pas sur un « au revoir » au maire et quittai le bâtiment.

Dès cet instant, l'employé communal ne chercha nullement à dissimuler son antipathie à mon égard. Pour une obscure raison, je sentis que ma présence l'incommodait. Dans la rue, il entama une marche forcée digne d'un bœuf au labour, sans se retourner une seule fois pour vérifier que je le suivais, comme s'il avait fait le vœu de me semer ou de me planter

là. Il y avait quelque chose à la fois de puéril et de risible dans son attitude.

Son physique, massif et charpenté, était modelé dans la glaise dont sont issus les gens de la campagne. Il portait la quarantaine déjà lasse de ceux pour qui la vie consiste en une réplique quotidienne de tracasseries et de désillusions, une corvée de bois à assumer jusqu'au dernier jour. Cela se traduisait par une sorte de frémissement à travers ses gestes, sa démarche lourde, son regard fuyant. Je sentais à son air rogue que la mission de me conduire au camping le contrariait, qu'elle n'entraînait pas dans ses attributions et que par ma faute, sa journée en prenait pour cinq minutes de travail supplémentaires. Je compris cela également au silence pesant qu'il m'infligea tout au long du trajet.

Nous empruntâmes un dédale de rues vides dans lesquelles un vent mauvais rabattait sur nous des panaches de fumée tombés des toits. À un moment donné, quittant le circuit des venelles, nous surgîmes à la lisière du village. Au-delà s'étendait la campagne, plate et sans âme, que hérissait au loin un rideau de peupliers semblables à des torches calcinées, après les champs labourés bordant la nationale.

L'homme poussa un portail en bois ouvrant sur un enclos vaguement rectangulaire, planté à son extrémité d'une construction en parpaings coiffée de tôle ondulée, avant de m'indiquer un carré d'herbe abrité du vent, dans l'angle de la haie.

« Tu peux t'installer à cet emplacement. »

Je faillis lui demander d'où lui venait la permission de me tutoyer.

« Merci.

– On n'a pas idée de planter sa tente en février dans un endroit pareil !

– J'ai un bon duvet.

– Même. Ici, la nuit, la température peut descendre à moins dix. »

Puis, l'index pointé sur la bicoque.

« Là-bas, c'est les chiottes. T'as aussi une douche et de quoi faire la cuisine. Je vais demander qu'on te branche l'eau chaude. Tâche de laisser ça propre et en bon état comme c'est. »

Je lui renvoyai son silence de tout à l'heure.

Une fraction de seconde, son regard m'épingla, entre méfiance et mépris.

« T'as pas une tronche de par ici, toi. »

Puis il tourna les talons et disparut au coin de la première maison. Je restai immobile un

moment à méditer ses paroles, à la jonction de mon passé et de mon futur. À ma montre, il était un peu plus de onze heures. Un soleil vaporeux transperçait la brume, y insérant un disque d'un blanc laiteux, d'une rotondité parfaite. Des voiles blanchâtres évoluaient au-dessus du sol, pareils à de la gaze. Tout était calme, pétrifié sous la morsure du froid, noyé dans une sorte de *sfumato* décoloré. L'idée me traversa que j'allais geler sur place si je ne bougeais pas.

Délestant mes épaules de mon sac à dos, j'extirpai de ce dernier ma canadienne, un modèle premier prix gris aluminisé que je venais d'acheter. « *Vous verrez, ça se monte en deux minutes, m'avait vanté le commerçant. Après, ça dure ce que ça dure, évidemment.* » Je m'en sortis plutôt bien en suivant le mode d'emploi, mais pas dans le temps imparti. Qu'importe ! Du temps, j'en avais à revendre, je n'étais pas à deux minutes près.

Puis, ayant balancé mon sac au fond de la tente, je m'accroupis, soufflant sur mes mains rougies pour les réchauffer. Mon œil allait et venait en quête de quelque chose à quoi s'agrafer, un relief, une singularité, n'importe quoi. À gauche, le village, c'est-à-dire un ramassis

de vieilles bâtisses trapues aux toits d'argile brune ployant sous leur propre poids, à droite des champs à perte de vue, autant dire rien. C'est dans cet espace que s'inséraient mes trois prochains jours. A priori, cela n'avait rien de réjouissant et je mentirais si j'affirmais que je l'étais, réjoui. J'avais fait halte à cet endroit parce que le froid et la fatigue conjugués m'y avaient amené, sans autre raison. Je trempais dans une absence de sensations, un état indéfini emprunté au ciel pâle, privé de contours et de couleurs, absous par le brouillard.

Le froid me pinça la nuque. J'aurais pu rester accroupi des heures, vu qu'aucune tâche ne m'attendait. Je choisis de me réfugier sous ma tente, dont je tirai la fermeture à glissière après moi. Le monde disparut derrière le mince textile de mon habitacle, imprégné d'une forte odeur de formol. L'intérieur baignait dans une opacité ombreuse, exactement ce qu'il me fallait. J'extirpai de mon sac un tapis de sol en mousse, déroulai mon sac de couchage et me déshabillai avec une lenteur calculée, jusqu'au plus simple appareil, pour le plaisir de sentir le froid hérissier ma peau, prendre possession de moi.